

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Kit ou double

Alain Farah

Numéro 303, printemps 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/71393ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Farah, A. (2014). Kit ou double. *Liberté*, (303), 7–8.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2014

Cet document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

UN JEU SI SIMPLE

KIT OU DOUBLE

Tomber sur Hubert Aquin dans les caves
de Radio-Canada.

ALAIN FARAH

QUE FAISIEZ-VOUS, le 22 janvier 1967 à 20 h 30 ? Moi, si j'avais été de ce monde, j'aurais eu les yeux rivés sur mon écran de télévision, prêt à regarder *Faux bond*, sur les ondes de Radio-Canada. Car, ayant été de ce monde, le 22 janvier 1967, vers 20 h 27, j'aurais consulté mon *TV Hebdo* et me serais intéressé à la description suivante : « Intitulé *Faux bond*, ce film de Louis-Georges Carrier a été adapté pour la télévision par Hubert Aquin, d'après un scénario de Jean-Charles Tacchella. Il fait partie d'une série qui s'intitule *Le monde parallèle ou la vérité sur l'espionnage*. » Trois minutes après, j'aurais eu les yeux rivés à mon écran de télévision, prêt à regarder ce film, sur les ondes de Radio-Canada. Je ne suis pas né à temps, mais je sais me reprendre.

Il y a presque trois ans que je travaille à Radio-Canada. Ce que je préfère, quand j'enregistre mes chroniques, c'est le moment où, sortant du studio 17, je me perds dans les couloirs et les sous-sols de la grande tour. En m'engouffrant dans l'édifice, j'aime me rappeler que cette tour s'élève, depuis les années soixante-dix, sur les ruines du Faubourg à m'lasse et que, bientôt, elle sera transformée en condominiums. Je vois dans ce curieux destin la preuve que la *poetic justice*, titre d'un film médiocre pour lequel Janet Jackson a été sélectionnée comme pire actrice aux Razzie Awards de 1993, n'existe pas seulement au cinéma. L'endroit que je chéris le plus, dans le complexe de la Maison de Radio-Canada, c'est le niveau c, troisième sous-sol, que, en quarante ans, jamais un rayon de lumière n'a touché. Ça me rappelle mes années d'enfermement, chez ma mère, enfermement en partie volontaire parce que j'avais peur de parler aux gens, ces années où, cliché, ma seule fenêtre sur le monde, c'était la télévision. Au troisième sous-sol, niveau c, se situent les studios où ont été tournées les émissions que j'ai le plus regardées à cette époque. Parmi ces studios, il y a le mythique 42,

le lieu où sont nés les plus grands succès de variétés de la télévision québécoise, de *Star d'un soir* à *La fureur*, en passant par *Tout le monde en parle*. C'est près du 42 que se cachent les salles de visionnement où je m'installe parfois pour regarder de vieilles émissions, sorties des voûtes juste pour moi, grâce à la complicité d'une camarade chercheuse, et dont à peu près tout le monde a oublié l'existence, sauf le technicien ayant transféré le contenu sur Betacam, et moi. Aujourd'hui, je vais regarder *Faux bond*, d'abord à cause du titre, puis aussi parce que je suis curieux de voir Hubert Aquin tenir le rôle principal dans un téléfilm, surtout qu'il s'agit du rôle d'un espion. J'aimerais beaucoup jouer, moi aussi, à la télévision, dans *Unité 9*, peut-être, ou dans *La vie parfaite*. Je pourrais incarner le parrain de Lucie (Émilie Bibeau), pendant son passage aux AA, ou être juste moi-même dans *La vie parfaite* et discuter avec Julie (Catherine Trudeau) quand elle viendrait faire signer mon livre dans une librairie du Dix30.

Voulez-vous regarder le film avec moi ? Non ? Domage, parce que c'est moi qui décide. Des spéléologues descendent au fond d'une grotte, ils tombent sur un corps... Qui est le cadavre ? Il ne rappelle rien à personne. Que fait-il tout au fond de ce trou ? C'est une très bonne question. Un appel anonyme, mais pas tant que ça (on reconnaît Hubert Aquin dans la cabine), est logé aux services de renseignements de la police de Montréal. D'après le signalement, provenant d'une source anonyme mais pas tant que ça, le mort pourrait être Hubert Desaulniers, un individu qui aurait travaillé pour la police fédérale, section contre-espionnage, puis qui aurait été engagé comme indicateur par la police. Un type pas très fiable, obsédé par l'argent, disparu depuis des mois. Normalement, si vous êtes perspicace, vous comprenez qu'Aquin appelle la police pour dire que le mort au fond de la grotte, c'est lui, et vous voyez apparaître de belles thématiques qui depuis longtemps intéressent les écrivains : le double, la furtivité, le masque, le plaisir de s'inventer une vie.

L'enquête commence. Le commissaire (Jean Duceppe) va voir la femme de Desaulniers. Elle est waitress dans un bar de Saint-Hubert, petite bourgade de la Rive-Sud bien choisie par Aquin. Duceppe, accoudé au bar, s'adresse à la femme d'Hubert :

— Vous ne croyez pas à la mort de votre mari ?

— Il est trop malin pour mourir.

La narration en voix off s'impose. Je vais essayer de vous l'imiter :

— Même la police, quand elle cherche des informations, se heurte à des murs ; seuls les services secrets savent, et encore, savent-ils jamais tout ? En tout cas, Jean Duceppe n'ira plus très loin dans son enquête. Qui était Hubert Desaulniers ? Qu'est-il devenu le jour où il entra, par la petite porte, dans l'histoire de la guerre secrète ?

Voici un long flashback pour nous expliquer de quoi il retourne et nous aider à comprendre la vie de Desaulniers avant son meurtre, c'est-à-dire son faux assassinat. On aperçoit le personnage joué par Aquin, qui s'appelle aussi Hubert.

Il porte élégamment un trois-pièces noir, se promène entre les tables avec aisance. On dirait que le bar lui appartient. Desaulniers quitte ensuite la Rive-Sud pour Montréal, rentre dans un appartement, s'installe à une petite table où il manipule avec minutie sa montre, puis sonagrafeuse, qui est en fait une machine qui permet de développer des microfilms qu'il consulte ensuite grâce à des lunettes étranges.

Là, ça se complique un peu. Desaulniers prend contact avec Hugo (Jean-Louis Roux, disparu récemment, je veux dire en 2013), son chef de réseau, qui l'invite à lui prouver son sérieux : tu dois me montrer que tu crois en notre cause, Hubert, j'aimerais te confier des tâches plus délicates, te donner des informations sur les espions communistes pour que tu les transmettes à la CIA. Le plan suivant, on voit Hubert qui négocie avec Bob, un agent américain intéressé par ses documents. Bob est curieux :

— Mais où as-tu obtenu ces informations ?

— Mon indicateur est un type des pays de l'Est qui en a assez.

À peine Desaulniers termine-t-il cette phrase qu'on voit, en fondu, notre protagoniste avec son chef de réseau. Le plan a marché. Le réseau communiste a fourni un document à la CIA... Mais pourquoi ce jeu ? Dans quel but Roux, qui travaille pour un pays de l'Est, veut-il inciter Desaulniers à rendre des services aux Américains ? La voix off explique : c'est du long terme, il faut introduire quelqu'un (Aquin) dans le réseau adverse. Et pour bien intoxiquer l'ennemi, il faut savamment mélanger le vrai et le faux. On gagne la confiance de l'adversaire en lui disant d'abord la vérité. Après, on lui ment.

Desaulniers, qui a donné de vrais documents à Bob, va demander à Jean-Louis Roux de le frapper au visage. Il appellera ensuite Bob, qui rendra visite à l'agent double, blessé et alité, mais tout de même assez en forme, je vous le jure, pour lire tranquillement *Prochain épisode* ! Desaulniers ment à la CIA, car il affirme que Jean-Louis Roux s'est attaqué à lui et qu'il est grillé avec les gens de l'Est. Il réussit donc, par ce mensonge, à s'infiltrer dans le réseau de la CIA. Il part en mission sur une base militaire du Grand Nord, où il est censé rechercher des agents étrangers travaillant contre les Américains, alors qu'en fait, ces agents étrangers, il va les laisser tranquilles, parce qu'il est de leur côté. Mais c'est encore un peu plus compliqué que ça, puisqu'il est arrêté par la police de Montréal, qui le sait en train de collaborer avec les communistes et qui l'intime de fournir des renseignements sur le réseau de Roux. Le personnage d'Hubert Aquin devient donc un agent triple.

Cette histoire va mal finir. La voix off nous informe d'ailleurs que c'est un 8 décembre que l'on voit pour la dernière fois Desaulniers vivant, puis on nous explique qu'« il y a, dans l'espionnage, des mystères que même les services secrets ne peuvent résoudre ». Et pour rendre le tout encore

un peu plus opaque, la scène suivante nous ramène à Jean Duceppe, au moment où le film commence, au téléphone avec Hubert Aquin, qui dit, au travers d'un mouchoir posé sur le combiné : « Desaulniers est mort, son corps est au fond de la grotte. » Pris dans de beaux draps, le personnage d'Aquin veut faire croire aux agences qu'il a trahies qu'il a été éliminé. Ce qui est bizarre, par contre, c'est que la dernière réplique du film soit offerte à Jean Duceppe, qui se tourne vers un individu dont on ne verra jamais le visage et à qui il adresse ces paroles :

— Vous persistez à vous appeler Desaulniers ?

Duceppe a donc devant lui un homme qui fait semblant d'être Desaulniers, alors que le vrai Desaulniers vient de l'appeler pour faire semblant que c'est lui le mort. C'est là tout l'art de la mise en scène, de la création d'une forme, dans la littérature et le cinéma, dans les vrais films d'espionnage, avec des Connery en James Bond, et dans les faux téléfilms, avec des Aquin en Desaulniers. La question qui se pose, c'est celle de l'agent double, mais aussi celle de la loi et de la frontière.

—

Car où commence le côté double des individus ? Dans les petits mensonges, alors qu'ils glissent de faux renseignements aux autres, pratiquant ainsi l'intoxication soft, pour participer au jeu

social ? Lorsqu'ils acceptent d'agir contre leur gré et leurs désirs en prévision de gains futurs ? Quand ils découvrent qu'ils se mentent à eux-mêmes, qu'ils décident de tout foutre en l'air, puis qu'ils se rendent compte, une fois qu'ils ont changé de vie, qu'ils servent en fait de nouveaux maîtres ? Ce n'est pas ici que je vais répondre à ces questions, même si tout ça m'étourdit comme ça arrive parfois quand on se regarde dans plusieurs miroirs à la fois. Nous sommes le 8 décembre, c'est l'anniversaire de l'amie chercheuse qui a fait les démarches pour que je puisse visionner *Faux bond* dans les profondeurs du niveau c. Elle organise une fête dans le Mile-End. Moi, je vis à NDG, comme Aquin à la fin de sa vie et, ce soir, je ne peux pas assister à la fête de ma camarade parce que j'ai un mois de retard dans la remise de cette chronique et que Lefebvre, si ça continue, va lancer une agence de recouvrement à mes trousses. **L**

Alain Farah est écrivain et professeur de littérature française à l'Université McGill. Son roman, *Pourquoi Bologne*, est paru en août dernier au Quartanier.